

II.

L'un a perdu une partie de son revenu et craint pour l'autre.

Le grand seigneur devenu maître de manufacture, est inquiet du salaire élevé et du gain modique.

L'ouvrier se décourage de ce qu'il faut toujours travailler avec effort comme auparavant, tandis que ses prophètes lui avaient prédit des jours faciles.

Le banquier tremble voyant la balance mal en équilibre, elle varie et s'agite et le changeur n'apercevant rien de bon, dans les yeux flamboyants du Prolétaire, enlève les pièces d'or de son étalage.

L'aveugle convoitise pour l'or va croissant, et ceux qui l'ont l'ensouissent, tandis que le papier-monnaie bruit comme les plumes d'un Ange qui tombe.

III.

Ainsi donc à l'incrédulité à l'Eglise a succédé l'incrédulité aux banques, aux bases de la fortune publique : on crie, il est vrai, *la propriété est sacrée ! la propriété est sacrée !* vos livres, vos poèmes, vos drames, vos œuvres, vos paroles, vos conversations ont conspué la foi en Dieu, en son fils, en la rédemption ; de même ils ont avili le mariage, l'autorité, la vieillesse, la faiblesse, le respect dû à l'honneur du prochain, et que sert de dire maintenant : *la propriété est sacrée !*

IV.

Les riches, les puissants du siècle ajoutant à l'œuvre, allant en avant, avec les torches puantes et incendiaires de leurs exemples éclatants ont traité la religion, l'honneur, comme une dérision, le mariage, comme une vieillerie ; respect à la propriété ! continuent ils à crier ; mais un jour vous serez étonnés de tout ce que vous avez appris aux pauvres, aux prolétaires, aux misérables, aux affamés.

V.

Vous leur avez enlevé le ciel, le respect pour Dieu, pour sa volonté, pour l'autorité, pour ses loix, pour la famille, pour ses obligations les plus graves, vous serez étonnés de tout ce qu'ils ont appris, de tout ce qu'ils croient suivant vos enseignements, vos lumières, et vos encouragements.

VI.

Ils savent tout maintenant, ils en savent autant que vous ; mais vous vous êtes dit quant à la propriété, *le flot viendra jusqu'ici et il n'ira pas plus loin.* C'est une puissante parole, mais non dans votre bouche. Mettez-vous devant le fleuve dévastateur et dites-lui, tu n'iras pas plus loin, il vous ensevelira. Dites-le à la flamme ardente, et elle vous dévorera ; placez-vous sous le rocher qui tombe et il vous écrasera.

VII.

Vous voyez bien les forces de la nature, sans écouter les pleurs et les désirs poursuivre leur chemin suivant leurs

loix, elles écrasent ce qui s'oppose à elles ; or, ces foules, ces masses, ces multitudes de Prolétaires, sans la foi que vous leur avez ôtée, sans la morale que vous leur avez enlevée, sans l'espérance que vous leur avez fait mépriser, ne sont plus dès lors que des forces aveugles et implacables, comme celles de la nature, aussi implacables et aveugles quelles.

VIII.

Et dès lors sans sentiment et sans lumières, elles s'avancent comme le flot qui pousse tout devant lui ; elles redoublent avec la résistance, elles s'alimentent de tout ce qu'on leur oppose, comme la flamme ; elles tombent comme la pierre en accélérant sa chute. Sans intelligence, sans conscience, sans crainte de Dieu ; dès lors c'est l'instinct, c'est le penchant qui règlent tout ; c'est la faim et la convoitise, coursiers impétueux qui pénètrent irrésistiblement par mille brèches, au milieu de vos rangs.

IX.

Comment d'ailleurs pourriez-vous vous y opposer et pourquoi voudriez-vous y opposer ? pourquoi ? C'est vous qui avez creusé les abîmes, où le fleuve se précipite, et c'est vous qui avez déchaîné le fleuve ; c'est vous qui avez allumé et excité cet incendie, qui avez détaché cette pierre ; c'est donc parce que vous l'avez bien voulu que vous serez submergés, ou dévorés par la flamme ou écrasés.

X.

C'est donc parce que vous l'avez bien voulu que vos États tomberont comme des châteaux de cartes, le Roi et les chevaliers, les dames et les valets ; riches et pauvres, grands et petits seront renversés, tous seront couchés à terre. Parce que vous l'avez voulu, parce que vous avez ouvert les puits de l'abîme, parce que vous avez nié Dieu, et que vous vous êtes mis à sa place ; et puisque vous voulez dominer seuls, maintenez donc ce monde, actuellement que vous lui avez ôté son maître ; que vous avez oublié l'égalité et la fraternité.

XI.

On ne veut plus de la charité et on vous rejette. Le riche ne s'assied plus à la table du Seigneur avec le pauvre, à côté des plus misérables, et on le met à la porte. Le riche ne s'abaisse plus aux pieds des pauvres, et le peuple place son pied sur sa tête. Les grands ne font plus rien pour le ciel, le pauvre n'y croit plus ; il cherche le ciel sur la terre.

XII.

Ah ! mais vous avez entendu le premier frémissement de cette tempête qui doit éclater ; combien de trônes, de palais, de forteresses a-t-elle déjà renversés ? que sera-ce de l'ouragan déchaîné ? Avez-vous senti les premières ardeurs des feux brûlants que vous avez allu-